

INTERVIEW

GEOFFREY LACHASSAGNE

AUTEUR-RÉALISATEUR



1. Concernant votre parcours : avez-vous suivi une école, un master, des formations spécifiques, ou vous êtes-vous auto-formé ?

J'ai eu la chance de partir étudier aux États-Unis, à l'Université du Michigan. J'étais censé m'y concentrer sur le droit constitutionnel et les sciences sociales... mais en découvrant leur programme cinéma, je m'y suis plongé corps et âme. Autre hasard, à mon retour, le DESS Réalisation de documentaire de Lussas venait d'être créé, et on m'a encouragé à m'y présenter. Je ne connaissais rien au documentaire, et j'ai fait un rattrapage intensif pendant un an. Après, pour tout dire, je n'ai jamais cessé de m'autoformer. Et j'ai l'impression d'avoir encore beaucoup à apprendre avant de devenir un artisan honnête.

2. Votre parcours est marqué par des expériences en Nouvelle-Aquitaine, dans le Pacifique Sud et aux États-Unis. Comment ces lieux ont-ils influencé votre regard de cinéaste ?

Je suis né dans le Lot-et-Garonne, et j'y ai passé une grande partie de mon enfance, en alternance avec d'autres lieux de Nouvelle-Aquitaine, dont la Corrèze, qui est la région d'origine de ma famille paternelle. Ces espaces ont véritablement façonné mon imaginaire, tant par leurs histoires singulières que leurs paysages, leur lumière, leurs couleurs. Plus tard, j'ai réalisé que cette expérience influençait ma manière de cadrer, comme si je cherchais inconsciemment à retrouver ce paysage familier, où que j'aie.

Plus tard, j'ai vécu dans le Pacifique Sud — à Wallis, en Nouvelle-Zélande, en Kanaky Nouvelle-Calédonie... Là-bas, l'histoire coloniale française, qui est souvent invisible ou subliminale depuis la métropole, s'impose dans toute sa violence. Ce décalage a sans doute influencé mon travail. Il m'a fait prendre conscience qu'un même paysage pouvait raconter des histoires très différentes.

2. Comment abordez-vous la narration dans vos documentaires ?

J'ai l'impression que différentes approches cohabitent toujours. Je pars souvent d'une intuition, en explorant un territoire de façon très libre. Puis j'essaie de déterminer un itinéraire, qui sera celui des spectateur.ice.s, ou des lecteur.ice.s. Mon idéal serait un film qui allie la force universelle des grands récits et la complexité d'un montage multipolaire. À la fois le fleuve et les circulations souterraines. Mais c'est sans doute un fantasme.

3. Comment choisissez-vous les sujets de vos films ?

Je pars souvent de problèmes sans issue évidente, de dilemmes avec lesquels je dois composer. Quand je sens un nœud, quelque chose qui me déséquilibre, je me dis qu'il y a là une matière à film. C'est dans l'indécidable que naissent les bons films, je crois.

4. En tant qu'auteur de roman et de pièces de théâtre, comment vos écritures littéraires et cinématographiques s'influencent-elles ?

C'est une question épineuse. Il y a bien sûr une part commune à tous ces gestes, une progression en tant qu'humain et artiste. Mais il y a aussi de grosses différences. Les formes ne permettent pas les mêmes choses. L'erreur, ce serait de faire de la littérature filmée ou du film transcrit. Je continue à apprendre, à me battre pour ne pas confondre les deux. Petit à petit, je cerne mieux ce que peut le cinéma, et ce que peut la littérature. Leur espace souverain. Mais je ne suis pas tranquille. Et c'est sans doute la peur inconsciente de me tromper de médium qui fait que j'ai tant de réticence à écrire des voix-off pour mes films. Ou que ma prochaine fiction est un film muet.

5. Vos romans et pièces de théâtre abordent-elles les mêmes thématiques que vos films ?

Oui, deux pièces sur trois sont liées à la Nouvelle-Calédonie et à des questions d'identité. Ces pièces ont nourri les films qui ont suivi. J'ai commencé par le théâtre là-bas. Mon roman, lui, était à l'origine un projet de scénario qui s'est transformé en livre. Et aujourd'hui, je réfléchis à l'adapter à nouveau pour l'écran.

6. Quels sont les principaux défis que vous rencontrez dans la production de vos films ?

J'ai commencé à faire des films aux États-Unis, dans un contexte où il n'y a pas d'aide publique, et où, si tu es en dehors du système commercial, tu dois bricoler. C'est dur. Alors forcément, en France, j'ai toujours eu le sentiment qu'on était extrêmement privilégié. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas continuer à se battre pour préserver ce système, mais je me sens plus légitime pour parler de l'aide qu'on m'a apportée que des difficultés.

J'ai eu la chance d'être soutenu très tôt, par la région Limousin notamment, puis plus tard par la région Nouvelle-Aquitaine. Je ne serais sans doute pas resté en France s'il n'y avait pas eu ce soutien.

7. Comment travaillez-vous avec les structures de production et les institutions culturelles ?

Tous mes films produits en France l'ont été avec des sociétés de production, et ont été financés par des collectivités territoriales, le CNC, la SCAM... Parfois pour le cinéma, parfois avec le soutien de chaînes, nationales ou locales (TV5 France Monde, TV7, Kanaldude, Calédonia, Tënk...). Mais chaque fois on m'a laissé une liberté totale.

8. Quels conseils donneriez-vous à un jeune réalisateur souhaitant se lancer dans le documentaire ou dans des formes hybrides ?

Je ne me permettrais pas de donner des conseils. Mais comme j'ai reçu beaucoup d'aide, j'essaie de faire partie de ceux qui encouragent. Je préfère poser des questions, comprendre ce que la personne veut faire, et l'aider à y aller, coûte que coûte.

Il y a tout de même un conseil que je peux donner, tiré de mon expérience : chaque fois que j'ai été convaincu qu'un film allait exister quoi qu'il arrive, on m'a aidé. Et à l'inverse, chaque fois que j'ai dû attendre le feu vert d'un partenaire, ça n'a pas marché. Aujourd'hui, j'essaie de me donner les moyens de réaliser moi-même, seul s'il le faut, mes projets. Et quand je rencontre un·e partenaire, ce n'est pas pour lui demander la permission de réaliser mon projet, mais pour lui demander s'il a envie de faire partie de l'aventure. Pour le dire brièvement : se préparer à faire avec ce qu'on a, le reste suivra.

9. Quelles qualités sont essentielles pour mener à bien un projet documentaire ?

Le désir, d'abord. Un désir qui n'attend pas d'être validé. Et puis la patience. On n'en parle pas assez, mais un film, ça prend du temps. Pour un pas en avant, il y a souvent dix tempêtes à traverser. J'ai un souvenir d'une formation à Lussas où un intervenant nous avait dit : « Vous voulez faire du cinéma ? Voici trois choses à savoir : 1. Il faut être patient. 2. Vous allez divorcer. 3. Où est la prise ? » Le cinéma, c'est un artisanat très concret.

10. Sur quels projets travaillez-vous actuellement ?

J'ai deux projets principaux en cours. D'abord, *La Saison du feu*, un documentaire sur les incendies en Nouvelle-Calédonie. Ce sont des incendies à la fois politiques, symboliques et très concrets. La brousse y brûle dans des proportions hallucinantes. On tournera à l'automne.

Et puis un court-métrage de fiction muet, tourné dans les mois qui viennent, à Sarlat et Fumel. Deux villes qui ont un passé industriel et artistique qui me touche beaucoup. J'aime bien l'idée de tourner sous le double patronage de La Boétie et de la scène punk-rock de Fumel — les *Ablettes*, *Angoisse*...

11. Y a-t-il un projet que vous rêvez de réaliser ?

Oui, j'ai un projet en tête depuis longtemps : *Le Versant espagnol*, un (très) long-métrage, voire une série. Mais aujourd'hui, je sais que je n'ai pas encore la légitimité nécessaire pour obtenir le budget qu'il réclamerait. Plutôt que de le faire mal, je préfère être patient, prendre le temps de réaliser un court, un moyen et un long-métrage moins coûteux. Ce qui me permet aussi de développer ma méthode, de gagner en expérience. Donc d'un côté, je prends chaque projet comme le premier et le dernier... mais en même temps je garde *Le Versant espagnol* en point de mire. C'est mon Everest. Mon Mont-Perdu.